

aux gages. Et il ne manquerait pas d'en être instruit si l'on m'apercevait aujourd'hui autour de sa demeure, avec mon costume qui serait une dénonciation.

Le brocanteur eut un sourire largement approbatif : il comprenait cela.

— Je vais donc revêtir cet habit de portefaix, si modeste qu'il soit, vous laisser le mien que je viendrai vous reprendre dans quelques jours. Mais pas même une allusion à personne, si vous tenez à faire de bonnes affaires, car on n'a pas qu'une connaissance dans la ville de Londres, vous savez ?

Le marchand jura ses grands dieux qu'il ne soufflerait pas un mot à âme qui vive de cette substitution, prévoyant une série de jolis bénéfices avec le gaillard que lui paraissait être ce nouveau client.

Ayant de nouveau vanté la qualité, l'état de conservation de la défroque qui lui cédait il la lui fit payer trois fois sa valeur, en bon juif anglais et en vrai brocanteur qu'il était.

Le gentilhomme passa alors dans le cabinet où se trouvait le costume sur lequel il avait jeté son dévolu, et commença à se dévêtir.

Ce fut avec un véritable soulagement qu'il se vit débarrassé du costume "emprunté" au porte-clés Joveler durant son sommeil, à l'issue du festin de Balthazar terminé si tragiquement.

Certes, l'habit qu'il venait de revêtir en échange n'était guère brillant.

Mais, au moins, il n'avait pas vu les larmes des infortunés, des innocents enchaînés dans le fond des geôles.

Cependant, une fois travesti, transformé de la sorte, Henri de Mercourt dit au fripier :

— Ainsi que je vous l'ai dit, je viendrai vous reprendre cet uniforme.

Et avec une gaieté forcée :

— Je viendrai le reprendre, à l'issue de notre lune de miel. Il ne faut donc pas qu'on le voie ; cela arriverait aux oreilles du prévôt, il pourrait soupçonner la vérité, et vous perdriez ma pratique, puisqu'il me ferait révoquer de mon état de geôlier.

Le revendeur fit la grimace : un chaland qui payait si largement, sans trop marchander !

— Je vais le porter dans ma chambre, dans l'armoire de ma femme, se hâta-t-il de déclarer. Attendez-moi un instant.

Il s'éclipsa et revint trois minutes après, allégé du costume, en déclarant qu'il se trouvait en tel lieu de sûreté que serait bien malin qui le découvrirait.

C'était ce que désirait Henri de Mercourt. Les agents de lord Somerset ignoraient ainsi son nouveau déguisement.

De plus, il lui resterait la possibilité, assez scabreuse, il est vrai, de venir reprendre cette affreuse livrée le jour où cela deviendrait nécessaire.

Il jeta une guinée sur la table.

— Diable, je n'ai pas de monnaie pour vous rendre, fit le marchand, en se grattant l'oreille.

— Gardez tout, répliqua le gentilhomme du ton d'un homme qui fait un énorme sacrifice. Le reste sera pour la place occupée par mon costume au fond de l'armoire de votre chère dame.

Le brocanteur se confondit en remerciements.

Certainement, protestait-il, pour un client aussi généreux, il conserverait cet uniforme autant de temps qu'il le voudrait.

— Maintenant, reprit Henri de Mercourt, votre maison, comme celle de tout brocanteur qui se respecte, doit avoir une double issue ?

Son interlocuteur s'inclina.

En effet, les marchandises qu'il achetait n'étaient pas toujours de provenance avouable.

Et plus d'un parmi ceux qui venaient, à la brume, lui proposer un bijou ou un paquet de hardes, dénichés Dieu sait comment, aimaient fort à dépister la curiosité indiscreète des archers du guet égarés parfois dans les environs, et de sortir les mains vides, mais la poche pleine, par une autre porte que celle où les avait vus entrer.

— Venez avec moi, dit-il.

Il ouvrit la porte de sa cuisine, lui fit traverser une petite cour.

— Ce couloir-ci, dit-il, conduit à une impasse qui donne derrière l'ancienne église des moines récollets ; cette autre porte donne sur le corridor d'une maison voisine ; vous n'aurez qu'à le suivre, et vous vous trouverez sur les bords de la Tamise.

— Merci, répondit le gentilhomme.

Et choisissant cette seconde issue, il longea le corridor tortueux et obscur qui venait de lui être désigné.

Un instant après, il débouchait sur le bord du fleuve au milieu des travailleurs auxquels son costume le faisait ressembler, en se disant :

— On a beau dire : l'habit fait souvent le moine.

LXI. — COUP D'AILLE AU LION

Quelques hommes étaient étendus au soleil, devant la large flaque boueuse roulant ses flots épais sur les quais primitifs, embryons de ce qui devait être la puissante cité d'échange et de négoce : Londres !

Henri de Mercourt jeta sur tout ce qu'il voyait un regard attentif et alla s'asseoir sur un mât couché à terre.

Là, il se mit à songer.

Il avait réussi à échapper aux argousins chargés de se saisir de lui.

Quelques jours s'écouleraient sans doute encore avant qu'ils eussent découvert sa nouvelle identité.

Il lui restait donc à bien employer ces quelques jours.

En effet, quelles tâches n'avait-il pas à remplir !

Délivrer Martial, le fidèle écuyer dont l'abnégation lui permettait de respirer, à cette heure, l'air pur du dehors, lui apparaissait comme un devoir sacré.

Henri de Mercourt n'avait consenti à le laisser seul avec les argousins ligués contre lui que parce que Martial le lui avait démontré, sa liberté était indispensable à la délivrance future de Martial lui-même.

— Mais, comment faire pour aller le chercher dans cette affreuse bastille ? se dit-il.

Et un mot, un nom plutôt jaillit à son esprit :

— Somerset !...

Somerset, le tout-puissant ministre, le criminel favori d'Élisabeth, l'homme auquel le gentilhomme avait envoyé son défilé incensé.

— Oui, Somerset qui, à cette minute même, apprend certainement de la bouche de ses argousins et assassins potentiels que je suis revenu à Londres, que je me suis introduit dans l'académie de l'art, en fermées, emmurées, ses victimes, et que j'ai vu lord Mercy !...

Approcher Somerset, se trouver seul à seul avec lui, et repayer la pointe d'un poignard sur sa poitrine.

Lui arracher ainsi l'ordre d'élargissement de Martial, celui aussi de lord Mercy... lui arracher le secret de la retraite ou de la captivité d'Ellen, ah ! oui voilà le but, le moyen !...

Délivrer les prisonniers, retrouver celle qu'il aimait toujours et toujours davantage !

— Ellen... murmura Henri de Mercourt, Ellen, où êtes-vous ?

Il eût fallu que son esprit, pareil aux oiseaux migrateurs, pût franchir les espaces, et, passant la frontière, se transporter vers le Nord de la verte et poétique Écosse.

Là, il l'eût retrouvée.

Que ne pouvait-il, emporté par une inspiration soudaine, se remettre en route, pèlerin éternel, et venir repaître sa tête et son corps fatigué par la marche, sous les ombres sombres du manoir de Claymore ?

Que ne le pouvait-il, aimant fidèle et vigilant, alla d'écarter d'elle, et aussi de Marie d'Avenel, les dangers que les menaçaient !

Elles qui se trouvaient seules encore dans l'antique demeure édifiée jadis par les seigneurs d'Avenel...

Seules avec Halbert l'ancien et vieux chasseur ; avec Mysie, sa compagne paisible, et Tibbie qui sauva, protégea, éleva la frêle enfance de Marguerite...

Marguerite dont Henri de Mercourt ne connaît pas, ne peut pas heureusement deviner l'existence... car ce serait pour lui le dernier coup... un coup mortel !

Elles sont seules dans le manoir isolé, Walter d'Avenel n'étant point revenu encore.

Au dehors le vaillant highlander à qui son maître, en s'éloignant, a confié la garde des alentours du château veille sur leur repos et entoure leur résidence écartée de sa protection, durant les heures de la longue nuit.

A son côté, sa forte et large épée somnaille, toujours prête à jaillir du fourreau.

Des dogues énormes et aux bajoues pendantes attendant à un leurres crocs redoutables, l'aident à exercer sa faction, couchés durant le jour et détachés la nuit.

Mais il est nécessaire que cette surveillance s'exerce sans relâche, sans défaillance, car fréquemment des bruits étranges ont attiré son attention sous le bois.

Les dogues ont grondé souvent d'une façon menaçante, en se tournant vers certains points de la forêt.

L'Écossais, alors, les a lancés dans ces directions, s'avançant en même temps que son épée joue bien dans le gaine de fer.

S'enfonçant lui-même sous les arbres, il n'a point d'ennemi.

Mais, le lendemain, à ces mêmes places, il apercevait des traces visibles de pas.

La première fois, il avait posé son large pied sur l'empreinte